

Jean-Philippe Bergeron, Hélène Monette, Gabriel Robichaud

Rachel Leclerc

Numéro 157, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73538ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

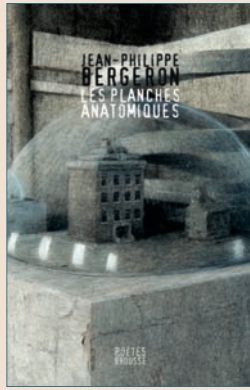
Leclerc, R. (2015). Compte rendu de [Jean-Philippe Bergeron, Hélène Monette, Gabriel Robichaud]. *Lettres québécoises*, (157), 44–45.

☆☆☆☆

JEAN-PHILIPPE BERGERON

Les planches anatomiques

Montréal, Poètes de brousse, 2014, 64 p., 15 \$.



L'accompagnement

Après plusieurs titres publiés, Jean-Philippe Bergeron est à classer parmi les poètes qui tissent une œuvre loin de toute complaisance et de toute facilité, qui poussent leur liberté d'auteur jusqu'aux confins de l'imaginaire et font confiance à la capacité du lecteur. Une si belle assurance nécessite du talent, et ce poète en a à revendre.

Il faut rester à l'affût des trésors, car les plaquettes finissent par toutes se ressembler. J'avoue n'avoir jamais vraiment prêté attention à ce nom, Jean-Philippe Bergeron, n'avoir jamais lu ses livres, mais je ne crois pas pouvoir l'oublier de sitôt. Dans *Les planches anatomiques*, il s'agit d'accompagner un proche dans les couloirs très encombrés d'un département d'oncologie. Il faudra s'y faire, la poésie s'est emparée d'une maladie qui frappe en masse notre société. Elle nous offre parfois des œuvres fortes comme la mer, tendres comme le vent. Impossible ici de rendre compte de pages aussi riches, dont on aimerait pouvoir citer tous les vers tant ils sont justes, profonds, originaux. « Le lobe de tes poumons est une feuille d'or / infiniment repliée, tu te situes dans la partie / antérieure à toute description du monde. » (p. 18)

La poésie permet de réunir des univers dont on oublie qu'ils sont interdépendants. Bergeron convoque la nature dans un espace médical, un espace dédié à la science, à la physique, à la chimie. « Ce que le cœur supporte, / je le broie et l'accentue dans son irisation, / dans les supraconducteurs. / Je m'abats dans une suite de nombres, / doucement,



JEAN-PHILIPPE BERGERON

par lampes et tentacules. » (p. 45) Il n'a pas peur de descendre dans un univers archaïque ou de s'élever vers la cosmogonie, de s'éloigner vers un outremonde ou une outre vie (cf. Marie Uguay) pour nous en rapporter l'essence d'une humanité engagée dans le plus terrible des combats. « Je couche les sciences pures / contre le plat profond et incessant de la mer. » (p. 52)

Difficile de traduire plus justement que ne le fait Bergeron l'étrangeté induite par une telle maladie, ou d'expliquer au lecteur comment et pourquoi les personnes atteintes du cancer se sentent entourées d'une famille — celle formée par les malades — plus attentive et solidaire que la vraie famille. *Les planches anatomiques* est à lire par qui veut éprouver l'intelligence du lien entre l'univers minuscule, invisible de l'atome et celui, vaste et troublant, reluisant du rivage sur lequel nous rêvons de marcher même lorsque nous y sommes de plain-pied.

☆☆☆☆

HÉLÈNE MONETTE

Où irez-vous armés de chiffres ?

Montréal, Boréal, 2014, 132 p., 18,95 \$.

Incandescente Hélène Monette

C'est un livre bavard, parfois hystérique, à l'image de la névrose communicationnelle qui est la nôtre. L'écriture en est si bien adaptée au sujet que vous voudriez parfois lâcher ces pages qui vous étourdissent, vous engourdissent comme le ferait un message hurlé dans le téléphone par un robot qui veut tellement nettoyer vos divans ou recueillir vos vieux vêtements pour les revendre au profit d'une association de diabétiques.

Naguère, les gens qui parlaient seuls dans la rue, on les emmenait chez les fous. Maintenant, ce sont ceux qui ne parlent pas seuls dans la rue qu'on rejette dans la marge, inadaptés qu'ils sont, réfractaires au progrès, dangereux. Hélène Monette est de ceux-là et se sent menacée, car elle sait que « ce qui est tendre part en premier » (p. 24).

Le fin du fin à notre époque obsédée par l'instantanéité du message, c'est de faire poireauter son correspondant une bonne semaine avant de répondre à un timide, un coupable courriel. On revient au temps des postes canadiennes : tout ça pour ça. Mais il y a dans ce livre bien plus que, par exemple, des mésadaptés qui refusent de s'intégrer à une grande entreprise pour courir la chance d'être élu l'Employé du MOI. Le vrai problème — et Monette le souligne de toutes les manières —, c'est que « l'autre est en voie de disparition » (p. 43), c'est que « le langage est une perte totale » (p. 51) et surtout qu'on finit par trouver « un presque lyrisme dans la gifle » (p. 53).

Éloge de la différence

C'est ce genre d'univers tiré de 1984, où l'humain est retourné comme un gant, que l'auteure dénonce. Quand elle se sent emportée par son sujet, elle se parle : « Décris l'impasse le grain du noir » (p. 46). On pourra garder ce livre à son chevet, même si on devine ce qui s'y trouve, même si on connaît la chanson et qu'on ne veut pas l'entendre parce qu'elle met en évidence notre impuissance devant tout ça. Juste les titres des chapitres sont un programme : « La machine à broyer les irréguliers », « Carnet de bal des humiliations ». Comme plusieurs qui osent brailler hors du champ des bien-pensants du nouveau millénaire, Monette plaide pour la différence dans une société qui prétend nous rendre égaux mais qui en réalité nous nivelle à l'os, qui coupe tout ce

qui dépasse de notre pensée, de notre langage et de notre âme.

La poesía es una arma cargada de futuro, a écrit le poète Gabriel Celaya. S'il y a encore des gens qui composent des poèmes plutôt que de se laisser entraîner vers le bas ou emporter par la fureur ambiante, c'est qu'ils veulent obéir à leur humanité profonde, quitte à devoir y affronter leur propre folie. La psychiatrie classe nos poèmes parmi les mécanismes de défense du Moi et elle a bien raison.

elle le tordit son tablier avant de le rendre pour le rendre moins gluant elle le tordit son beau petit tablier de massacrée temporaire son tablier plein de sang elle l'accrocha elle le remit copia les gestes à faire les mouvements les copia simula tant bien que mal la conformité au chaos ordinaire afin de ne pas entacher ne pas effrayer ce qu'elle avait réussi à sauver (p. 99)

« J'ajoute ma pierre je dois le faire »

Cette souffrance ne peut pas nous laisser indifférent, or chacun est occupé à protéger ses acquis pour conserver sa place dans la course, chacun doit sortir, twitter, voyager, s'entraîner, paraître, s'élever,



HÉLÈNE MONETTE



méditer, flatter, déboursier, empocher. On verra, à la fin du très beau et très intelligent livre d'Hélène Monette, que ses pages incandescentes ne sont pas sans base de réflexion théorique. En témoigne la liste des lectures qui ont mis la table pour la charge qu'elle nous préparait, notamment : *La lutte des places*, *Le harcèlement moral*, *Le poids des apparences*, *La fabrique des exclus...*

Il n'y a ici aucun *happy end*, il n'y a qu'une accalmie. Le texte devient plus sage, l'esprit se libère. « Vous vous êtes donné bien du mal / voyez où ça vous a mené / votre foi, vos arguments / on va vous trancher la gorge dans un instant [...] Faites cadeau de votre misère » (p. 120-121). Chère Hélène Monette, tu n'as pas perdu ton temps et ton énergie, tu n'es pas seule : il reste une poignée de lunatiques bornés pour te réchauffer, il reste tout un troupeau de moutons noirs pour te donner raison pendant que « la terre entière [leur] fonce dessus » (p. 17). Oui, ils sont en danger, ils côtoient un univers d'acariens surpuissants qui infectent les chairs les plus sensibles. Ils savent que par essence le monde actuel, à tant chérir sa virtualité, à tant rêver de pouvoir et de reconnaissance, reste souvent un monde de beaux gestes inaccomplis.

☆☆ ½

GABRIEL ROBICHAUD

Les anodins

Moncton, Perce-Neige, coll. « Poésie », 2014, 90 p., 17,95 \$.

Petites-gens c. Gros-bonnets

Il a vingt-quatre ans, il est dramaturge, comédien, poète, musicien. Voici son deuxième livre de poèmes, écrit dans la langue du « vrai monde », comme les appellent « les fakes ». Gabriel Robichaud est-il un *fake* ? À quel degré faut-il entendre ses vers écrits comme on jase à la taverne ?

Les « anodins », ce sont ceux qui ont peu d'instruction, ceux qui ne connaissent pas les grands mots et qui en retirent de la fierté — s'il faut en croire l'auteur. « Ça nous fait pas peur / De pas savoir écrire / Comme les instruits de la place. » (p. 13)

Un jour, le grand-père de Gaston Miron avoua à son petit-fils : « Quand on ne sait pas lire, on est toujours dans le noir ! » Le mien aussi avait du mal, paraît-il, à se dépatouiller avec l'alphabet. Il n'aurait pas aimé qu'une lettrée comme moi fasse son beurre d'une ignorance qu'il a cachée toute sa vie. Certes, la Sagouine a les mains blanches,



GABRIEL ROBICHAUD

mais croire qu'elle doit sa pureté d'âme à son statut social, c'est aller un peu trop vite.

Ce sont là des nuances qu'on apprend avec l'âge et l'expérience. Le livre de Gabriel Robichaud est assez bien fait, on ne le lit pas sans intérêt même si Patrice Desbiens transparaît à chaque page. Cependant, il faut pour l'apprécier avoir fait son lit dans la culture populaire, il faut surtout aimer le populisme de bon aloi. On y trouvera des poèmes qui feraient des chansons, et pourquoi pas avec cette galerie de personnages qui défilent devant nous ? Il y a le père, très présent dans la vie du petit garçon, le Dépanneur, il y a Paul le capitaliste, la mère qui n'aime pas Édith Piaf et qui « a jamais lu de livre en toute » (p. 19), il y a la fille à papa qui lit Proust et Zola, qui a fait des études, qui ne se drogue pas et qui

est, il fallait s'y attendre, une menteuse. On trouvera aussi, dans cet univers où tout est blanc ou noir et où chacun se voit stéréotypé, catalogué du côté des Bons (les anodins) ou des Méchants (les bourgeois instruits, les *fakes*), plusieurs strophes d'une platitude exquise : « Je me demande / Si un gars de cirque / Ça s'appelle un circulaire » (p. 27). Attribuons-les au manque de lectures et d'instruction, puisque c'est le sujet.